

DISPOSITIF, MÉDIATION, CRÉATIVITÉ : PETITE GÉNÉALOGIE

Bruno Latour, dans *La science en action*, s'est proposé de construire une sociologie des sciences qui consiste à analyser la science en train de se faire plutôt que la science faite. Il considère que les énoncés scientifiques — par exemple : « La molécule d'ADN a la forme d'une double hélice » — sont des boîtes noires, des boîtes qui se sont refermées au prix d'un effacement de leur propre genèse. En rendant compte de cette genèse dans des cas concrets, il a mis en évidence ce que l'on pourrait appeler des « dispositifs », d'extraordinaires dispositifs de production du savoir, et en vérité, de médiation du savoir. Voici des énonciations, des personnages, des décors, des lieux, des moments, des équipements, des machines, des feuilles de papier, des controverses, des droits d'auteurs, etc., un « joyeux fouillis », comme dit l'auteur (p. 49-50). À vrai dire, ce que nous enseigne cet ouvrage, c'est que l'invention scientifique ne suit pas les chemins sages et bien jalonnés de la transmission classique du savoir, les manuels de méthode et la rigueur toute popérienne de la logique de la découverte scientifique.

Le travail de Latour est consacré essentiellement à la production, à la circulation et à la réception du savoir scientifique et technique. Mais, indirectement, il nous propose aussi des pistes de réflexion sur les dispositifs de création, de diffusion, d'implantation et d'acquisition du savoir en général. Il laisse percevoir les intrications étranges des individus dans les réseaux complexes des objets et des idées¹.

Latour ne fut pas le premier, et certainement pas le dernier, à souligner combien nos schémas classiques de communication, nos modèles de transmission des informations, et les méthodes d'apprentissage qui en découlent, sont en général demeurés abstraits et linéaires, faisant l'impasse sur les contextes objectifs et subjectifs de création, translation et transmutation du savoir. Un précurseur célèbre, un philosophe (si le terme se peut) — un archéologue, un généalogiste, un problématologue — nous avait déjà indiqué quelques voies dans la bonne direction, et même ses fausses routes et repentirs sont instructifs. Michel Foucault, puisque c'est

de lui qu'il s'agit, a en effet proposé un parcours riche d'enseignements. Je le prends ici comme point de départ, et plutôt par la bande qu'en pleine face².

Petite archéologie paradoxale de la notion de dispositif. Si nous partons de « l'archéologie du savoir », la célèbre méthode mise en œuvre dans *Les mots et les choses*, nous nous trouvons au plus loin de la notion de dispositif. Les configurations de savoir surplombent infiniment l'individu, le prennent à revers, pourrait-on dire, et lui désignent d'avance tout l'espace qu'il pourra occuper. Ainsi de la structure linguistique. Certes, l'analyse sémiologique avait pointé vers l'autonomie des configurations signifiantes, des systèmes de signes, de la structure des objets. Et dans les mains et l'imagination de Roland Barthes, elle était devenue une construction jouissive de dispositifs dont *Mythologies*, *S/Z* ou *Système de la mode* sont des exemples fascinants. On concédera malgré tout que ces dispositifs sont en un sens indisponibles pour les sujets. *Système des objets*, écrivait Baudrillard, objets qui révèlent des contraintes plutôt que des ouvertures, appuis ou relais. À vrai dire, rien n'interdisait de penser que ces objets articulés que sont par exemple les combinaisons vestimentaires, les distributions de mobilier ou, chez Foucault, la construction des tableaux, ne puissent être réappropriés et réinvestis par les individus et devenir ainsi source de leur créativité. Mais ce n'est pas ainsi qu'ils avaient été présentés et la mode ne portait pas à scruter les dispositions du sujet. Je reviendrai plus loin sur l'utilisation que l'on peut faire des systèmes de signes. Je constate seulement que chez Foucault — structuraliste éphémère — cette sorte de neutralisation des potentialités pratiques du dispositif n'a été qu'une courte parenthèse dans sa carrière. On ne peut oublier, en effet, que la « nef des fous », et puis l'asile, l'hospice général, étaient déjà de véritables dispositifs, des inventions productrices de savoir, des réinterprétations du monde. Mais rien encore, dans *l'Histoire de la folie*, n'était thématiquement mis en avant comme dispositif.

Comme on le sait, c'est dans la « généalogie », *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, qu'il y a une élaboration rigoureuse, minutieuse et remarquablement féconde, de la notion de dispositif. Quadrillage des espaces, occupation et découpage du temps, gestion des déplacements, surveillance de tous les moments, règlements tatillons, panoptique, investissement des corps, etc. Dispositifs disciplinaires, normalisation plutôt que répression. Il s'agit de montrer l'intrication du pouvoir avec un savoir « technique » spécifique : « construction de tableaux », « prescription de manœuvres », « imposition d'exercices », « objectivation », « fonctionnalité », « calculabilité », « surveillance », « observations », « mesures comparatives qui ont la norme pour référence », « mécanismes scientifico-disciplinaires », etc.

Prenons par exemple le dispositif de l'examen :

« Il est un regard normalisateur, une surveillance qui permet de qualifier, de classer et de punir. Il établit sur les individus une visibilité à travers laquelle on les différencie et on les sanctionne. C'est pourquoi, dans tous les dispositifs de discipline, l'examen est hautement ritualisé. En lui viennent se rejoindre la cérémonie du pouvoir et la forme de l'expérience, le déploiement de la force et l'établissement de la vérité. Au cœur des procédures de discipline, il manifeste l'assujettissement de ceux qui sont perçus comme des objets et l'objectivation de ceux

qui sont assujettis. La superposition des rapports de pouvoir et des relations de savoir prend dans l'examen tout son éclat visible. » (1975, p. 186-7).

On a retenu en général de l'analyse foucauldienne les connexions intimes entre production de savoir et production de pouvoir, le fait de la dispersion du pouvoir dans une multiplicité de dispositifs, la production de l'individualité et de l'individuation par les techniques de l'examen ou de l'aveu.

Je retiendrai de la généalogie une idée de dispositif qui, bien qu'elle ait saisi avec une acuité étonnante des traits tout à fait significatifs de notre modernité, me semble néanmoins proposer une sorte de contre-exemple de l'idée que nous cherchons à développer. Le dispositif foucauldien s'applique en effet sur le corps de l'individu et par là sur son esprit, mais il reste extérieur ; il produit de la subjectivité, mais n'est pas produit par la subjectivité. L'insistance sur le côté « pouvoir » normalisateur du dispositif le rend malveillant et inamical. S'il produit du savoir, celui-ci est immédiatement retraduit, réinvesti en pouvoir. En un sens, Foucault est un héritier direct de Heidegger : sous l'apparence d'une absolue neutralité descriptive, il y a dans *Surveiller et punir* tout comme dans le premier volume de l'histoire de la sexualité, *La Volonté de savoir*, une méfiance profonde envers la technique et envers les formes modernes du savoir rationnel.

Il y a néanmoins, si l'on met entre parenthèses cet aspect adverse des technologies de pouvoir, un enseignement profond et fécond à tirer des analyses généalogiques. Analyser le savoir et le pouvoir en train de se faire, comme dirait Latour, en train de se construire, attire notre attention sur l'aspect productif d'un certain nombre de dispositifs. Si on réintroduisait dans les rouages dispositifs l'individu actif — ce que Foucault se garde bien de faire — on constaterait la prodigieuse inventivité, la créativité proliférante qui se révèle dans la mise en place des dispositifs. Non seulement chaque dispositif inclut des savoirs multiples, transversaux, ramifiés, mais encore, le dispositif lui-même devient un milieu producteur de savoir : échappant maintes fois à l'intention qui l'a fait naître, il est alors détourné, utilisé pour des usages imprévus, remanié pour servir à résoudre tel ou tel problème, transposé d'un domaine mortifère à une zone de pacification³.

Le moment structuraliste et sémiotique peut être interprété d'un point de vue sociologique et culturel. Dans cette optique, de deux choses l'une : ou bien l'analyse des dispositifs disciplinaires ou de sexualité, des dispositifs de normalisation, concerne une époque délimitée dans le temps qui, comme elle est apparue, peut tout aussi bien disparaître. L'extension des dispositifs, leur diffusion et leur généralisation sont alors des phénomènes contingents, que l'on constate et décrit, mais à quoi l'on ne donnera aucune signification spéciale. Ou bien — et je crois que c'était implicite dans le projet foucauldien — il s'agit bien d'une analyse de la modernité, de sa tendance inéluctable à la rationalisation et nous devons nous armer contre les normalisations qu'elle nous impose : il faut que nous inventions à notre tour des dispositifs de résistance et de défense. Mais cette seconde branche de l'alternative se heurte à une difficulté fondamentale, souvent relevée par les critiques de Foucault : on ne peut lutter contre l'extension du pouvoir qu'en s'armant soi-même de pouvoir, un utilisant son savoir comme un contre-pouvoir. Et surtout, comme le

pouvoir crée lui-même des dispositifs cognitifs, le contre-pouvoir crée du savoir qui ne manquera pas d'être utilisé pour augmenter encore la normalisation. L'analyse dispositif est alors isomorphe à l'analyse stratégique⁴.

Nous ne pouvons échapper à ce dilemme que si nous concevons qu'une partie du savoir sédimenté dans les dispositifs est un savoir disponible pour les individus eux-mêmes. Or — pour en finir avec les enseignements propédeutiques du cheminement foucauldien — il est significatif, et paradoxal, que c'est en se tournant soudain vers l'antiquité que le généalogiste — transformé en problématisateur pour l'occasion — se révèle peut-être le plus contemporain. C'est en effet dans les pratiques morales de la Grèce et de Rome⁵ que Foucault, décrivant des dispositifs réfléchis, réflexifs, se comprenant comme un agir de soi sur soi, comme la production d'un art de vivre, renonce à une conception de l'histoire qui privilégie — ne fût-ce que pour la critiquer — la modernité, et par là, fait signe vers notre contemporanéité. Le rapport de soi à soi tel qu'il est analysé dans les derniers ouvrages, ne peut être compris que dans le cadre d'une esthétique : d'une conception de l'existence comme œuvre d'art, ce que Foucault appelle les « arts de l'existence » :

« Par là il faut entendre des pratiques réfléchies et volontaires par lesquelles les hommes, non seulement se fixent des règles de conduite, mais cherchent à se transformer eux-mêmes, à se modifier dans leur être singulier, et à faire de leur vie une œuvre qui porte certaines valeurs esthétiques et répond à certains critères de style. » (1984a, p. 16-17).

Il est caractéristique que, dans une sorte de mouvement de balancier, on soit passé de dispositifs objectifs, impersonnels, extérieurs aux sujets, à des dispositifs subjectifs, conscients et volontaires. Un tel déplacement, une telle dis-location, ouvre sur une triple question. En premier lieu, il nous faut articuler le dehors et le dedans, l'extérieur et l'intérieur, ou plutôt problématiser ces métaphores dichotomiques. En second lieu, il nous faut interroger l'aspect conscient, volontaire, actif et rationnel que semblent prendre les dispositifs quand on les ramène au sujet. Et enfin, l'introduction de la dimension esthétique donne un éclairage original à l'interrogation sur la notion de dispositif.

**

1. *Extérieur et intérieur*

Voici donc deux modalités des dispositifs.

— Des dispositifs sociaux, politiques, économiques, qui façonnent l'individu, l'orientent, lui inculquent des savoirs, mais aussi lui attribuent des pouvoirs et des savoir-faire.

— D'autre part des dispositifs psychologiques, moraux, réflexifs, que l'individu se donne à soi, pour se former, s'orienter, se connaître.

Les premiers peuvent être caractérisés comme des dispositifs matériels, techniques, objectifs. Ils sont innombrables, instrumentaux, machiniques, administratifs, institutionnels : dispositifs d'organisation du travail dans tous les lieux de la société industrielle et postindustrielle, dispositifs de circulation de l'argent dans les guichets, distributeurs de billets, porte-monnaie électroniques, etc. On peut juger diversement ces dispositifs : on peut trouver qu'ils sont serviables, pratiques, amusants, ou au contraire qu'ils impliquent servitude, uniformisation, normalisation. Poétique de la ville ou ville-cauchemar.

Les seconds ont souvent été présentés comme « symboliques ». Il ne s'agit bien sûr pas ici de productions imaginaires, purement subjectives. Il s'agit par exemple d'interprétations, de lectures, de mises en forme du donné. Justement, les analyses sémiotiques nous offrent une vaste moisson de ces configurations symboliques, codées en grande partie, mais aussi variables, individualisées éventuellement jusqu'à l'idiolecte.

Certes, cette partition, si classique et si commode, entre le technique et le symbolique, est déjà en porte-à-faux par rapport à l'opposition « externe – interne » et semble plus féconde. Mais elle reste binaire et excluante, et n'est pas moins, à beaucoup d'égard, ruineuse. Comme beaucoup de ces oppositions structurales, apparemment constitutives du sens, il s'agit également d'une opposition axiologique, valorisant un terme au détriment de l'autre⁶, le symbolique au détriment du technique.

« Nous allons le constater, le reproche souvent formulé à l'égard des solutions dispositives contemporaines — songeons, par exemple, à la télévision, aux jeux vidéo, aux drogues dures — touche à la désocialisation, au confinement dans la solitude. La fréquentation de l'objet, de la matière, de la substance détournerait de l'interaction sociale langagière, présentée comme naturelle et saine. » (Belin 1997, 200).

Le technique est extérieur, matériel, instrumental. Il peut être une médiation ou une prothèse pour l'activité humaine, mais il faut qu'il reste alors sous la domination de l'homme. Ivan Illich utilisait le concept de « convivialité » pour déterminer dans quelles limites l'instrument gardait une dimension humaine⁷. Et Schumacher écrivait, en ce temps, *Small is Beautiful*. Or les condamnations comme les éloges contemporains de la technique assument cette image. Depuis Heidegger, Ellul ou Hottois, la technique est considérée comme menace parce que son autonomisation est vue comme aliénation. Mais les chantres de la modernité et du progrès, à la suite de Marx, louent la technique en assumant les mêmes présupposés : la technique libère l'homme parce qu'elle le délivre d'opérations pénibles, longues, difficiles, etc.

Le symbolique au contraire fait partie de l'essence humaine : il est lié au langage et l'homme est être de parole. Il est lié à la communication, à l'intercompréhension, au monde vécu. Il est à la base des formes modernes du politique telle la démocratie délibérative qui s'affiche aujourd'hui comme le parangon du bon régime politique. D'où le malaise, par exemple, quand

on lit l'analyse foucauldienne de l'aveu : celui-ci apparaît comme une technique de discours, une « technique symbolique », mais une technique aliénante, annulant le pouvoir émancipateur de la liberté d'expression.

« Il faut être soi-même bien piégé par cette ruse interne de l'aveu, pour prêter à la censure, à l'interdiction de dire et de penser, un rôle fondamental ; il faut se faire une représentation bien inversée du pouvoir pour croire que nous parlent de liberté toutes ces voix qui, depuis tant de temps, dans notre civilisation ressassent la formidable injonction d'avoir à dire ce qu'on est, ce qu'on a fait, ce dont on se souvient et ce qu'on a oublié, ce qu'on cache et ce qui se cache, ce à quoi on ne pense pas et ce qu'on pense ne pas penser. Immense ouvrage auquel l'Occident a plié des générations pour produire — pendant que d'autres formes de travail assuraient l'accumulation du capital — l'assujettissement des hommes ; je veux dire leur constitution comme « sujets », aux deux sens du mot. » (Foucault 1975, p. 81).

Il n'est pas dans mon intention de nier que la dichotomie technique/symbolique ait une certaine valeur heuristique, mais d'en montrer les impasses et de faire découvrir ce qu'elle occulte, son incapacité à rendre compte des nouveaux rapports aux objets qu'impose la société contemporaine, nouveau rapport dont tâche de rendre compte, justement, la notion de dispositif.

On a souvent analysé le brouillage conceptuel entraîné par la société de l'information ou de la communication. Reconnaissons qu'un bon matérialisme historique était plus simple. Les forces productives, c'est la technique : les machines matérielles, le travail sur la matière, les agents physiques, chimiques, métallurgiques, électriques, atomiques... L'idéologie, c'est une superstructure symbolique qui n'a quasi aucune autonomie (une autonomie relative, peut-être, dans le meilleur des cas). Cette opposition apparaît comme intimement liée à nos représentations de la société industrielle classique. Mais la société de l'information a bouleversé radicalement quelques-uns des paradigmes et indicateurs qui permettaient d'assigner à la technique et aux instruments une place strictement opposée aux manifestations symboliques⁸. De ce point de vue, les « techniques d'information » relèvent à la fois des forces productives matérielles et des superstructures symboliques. D'une certaine façon, la société contemporaine renvoie à un renforcement inouï des médiations techniques, dispositives et objectales. Mais ce renforcement ne se fait pas selon les modes classiques. Les médiations techniques sont elles-mêmes informationnelles et impliquent dès lors un réagencement radical des deux modes de médiations, symbolique et technique. Non que la différence entre eux soit totalement abolie. Mais dans de nombreux cas nous sommes amenés à les réinterpréter chacun dans les termes de l'autre, dans la mesure où la production du sens met en œuvre des artefacts qui font intrinsèquement partie de l'identité subjective (cf. Belin 1997, p. 11). Or c'est bien de cela qu'il s'agit : les dispositifs médiatiques, ceux qui nous entourent continuellement, sont simultanément production et consommation, technique et symbolique, travail et jeu.

Ce bouleversement conceptuel a une conséquence importante. Il nous fait découvrir un aspect des dispositifs que Foucault n'avait pas du tout mis en évidence : les dispositifs consti-

tuent aussi un *environnement*. Et peut-être ce terme, que je vais utiliser, est encore trompeur, trop extérieur, car nous constaterons que les dispositifs techniques non seulement ne sont pas réductibles à des moyens dont nous disposons pour transformer ou dominer le monde, mais que le monde environnant, dont font parties les techniques, ce monde-déjà-là, c'est aussi un monde convivial que nous approchons, apprivoisons, modifions, créons, contemplant, dont nous vivons, jouissons et mourons.

2. *De la rationalité des dispositifs*

L'opposition entre technique et symbolique correspond également à une représentation anthropologique privilégiant l'*homo rationalis*. D'une part, le rapport technique est pensé dans les catégories de la rationalité instrumentale. D'autre part, le symbolique lui-même appartient à la structure signifiante entièrement pénétrable par les déchiffrages linguistico-sémiologiques. Or les dispositifs ne peuvent pas être compris exclusivement comme des moyens d'arrondissement du monde ou comme des systèmes de mise en ordre du monde. Il y a un aspect de la fréquentation des objets, des mots, des personnes qui touche à la constitution de l'identité, qui établit une médiation affective et corporelle entre soi-même et le monde, entre soi-même et autrui, et finalement entre soi et soi. En d'autres termes, entre l'activité rationnelle et instrumentale et la passivité contemplative et réceptrice d'un environnement, l'entre-deux du dispositif pointe plutôt vers l'idée de médiation.

Belin, à propos de l'opposition technique/symbolique, proposait la réflexion suivante :

« Cependant, ce qui s'oublie alors, c'est que le lieu de l'élaboration de la confiance de base indispensable à la reconnaissance intersubjective n'est *pas* le milieu de l'interaction langagière « d'homme à homme », mais l'expérience de la relation entre un être qui n'est pas encore un sujet (l'enfant) et un autre qui, temporairement, accepte de ne plus l'être (la mère). Ce que nous voulons dire par là, c'est qu'*il est tout à fait possible d'envisager la bienveillance du milieu, non comme une projection dans les objets et les paysages de caractéristiques intrinsèques de la relation humaine, mais au contraire, comme le point où s'initie l'ouverture et la reconnaissance de l'autre.* » (Belin 1997, p. 200).

Hypothèse peut-être hautement problématique, mais fascinante et suggestive. Sa valeur heuristique vient de ce qu'elle pointe vers un autre type de rapport possible avec le milieu matériel, objectal⁹. C'est que notre « compétence » à vivre dans un environnement, à avoir suffisamment de confiance dans la bienveillance de cet environnement, et donc à être aussi capable de l'apprivoiser, de l'accommoder à notre manière d'être, de nous y adapter, de le transformer, de l'utiliser et de le réinventer, cette compétence ne doit pas être comprise seulement et exclusivement comme surgissant de la qualité des relations humaines. Tout au contraire, ce sont certains aspects au moins de notre familiarité avec l'environnement qui produisent une qualité de relations intersubjectives. Ou peut-être, dans une formulation inverse

et moins abrupte : un environnement agressif — celui de la misère des bidonvilles, de la désolation de l'exil, du stress des métropoles — détermine aussi des relations intersubjectives avec autrui. De toute façon, nous pouvons accepter qu'il y ait une sorte d'échange osmotique entre le milieu humain et le milieu objectal, une sorte de contagion qu'on peut difficilement définir au moyen d'un concept de causalité unilatérale.

Gilles Deleuze qui, avec Guattari dans *L'Anti-œdipe* et dans *Mille Plateaux*, a monté et démonté un grand nombre de dispositifs aussi étranges que l'enfant – machine, avait aussi décrit une sorte de « dispositif originaire », proche des idées de Winnicott :

« Un enfant qui commence à marcher ne se contente pas de lier des excitations dans une synthèse passive, même à supposer que ces excitations soient endogènes et naissent de ses propres mouvements. On n'a jamais marché de manière endogène. D'une part, l'enfant dépasse les excitations liées vers la position ou l'intentionnalité d'un objet, par exemple la mère comme but d'un effort, terme à rejoindre activement « en réalité », par rapport auquel il mesure ses échecs et ses succès. Mais *d'autre part et en même temps*, l'enfant se constitue un autre objet, un tout autre type d'objet, objet ou foyer *virtuel* qui vient régler et compenser les progrès, les échecs de son activité réelle : il met plusieurs doigts dans sa bouche, entoure ce foyer de l'autre bras, et apprécie l'ensemble de la situation du point de vue de cette mère virtuelle. » (Deleuze 1969, 131-132).

C'est ce jeu entre les synthèses passives et actives, entre activité et passivité qui, je crois, disqualifie l'unilatéralité de certaines conceptions de la *transmission* des savoirs. C'est que le modèle rationnel qui permet de cadrer l'opposition technique/symbolique conduit tout droit vers un modèle rationalisé d'apprentissage. Il y a un savoir. Ce savoir a une structure formelle et démonstrative. Il y a aussi des moyens techniques spécifiés pour une transmission optimale de ce savoir. C'est l'époque de la théorie mathématique de la communication, de l'enseignement programmé et des systèmes experts. Plus besoin de relation ni de médiation. Foin du contexte parasitaire. C'est aussi la vision plutôt « seringue hypodermique » de la communication du savoir.

Peut-être vaut-il mieux alors abandonner ou latéraliser le concept de transmission des savoirs, indissociable de l'idée qu'il existe déjà des savoirs tout constitués, pour adopter un concept ou une idée de *médiation* des savoirs. Nous retrouverons alors le dispositif comme cet entre-deux, ni extérieur, ni intérieur, ni simple moyen, ni environnement donné. Dispositif – médiation : ni dissociation, ni immédiateté.

La dissociation renvoie en effet à la critique ressassée de l'outil technique. Critiqué parce qu'extérieur, autonomisé, étranger, aliénant : automation, mécanisation, machine outil, robots pilotés par ordinateur... Cette critique n'est pas sans fondement. Une certaine conception de l'apprentissage se heurte à des limites draconiennes en raison de l'idée que l'apprenant doit simplement se plier aux exigences de la machine. Dans la mesure aussi où l'instrument s'interpose entre les participants d'un processus d'apprentissage comme passage obligé, univo-

que, unilatéral. Mais il ne faudrait pas que la critique de la dissociation technique provoque un retour nostalgique à une soi-disant immédiateté avec autrui ou avec la nature. Les communautariens pleurent aujourd'hui la perte d'un monde familier, d'une *Gemeinschaft* primaire ou primordiale, dont les traditions sont à tel point intériorisées qu'elles deviennent chair de notre chair. Rêve fusionnel sans doute. À ceux-là, il faut dire que l'étrangeté est la condition du développement et des apprentissages. Mais une étrangeté apprivoisée, médiatisée : dans le langage, les gestes, les objets et les espaces de l'entre-deux.

Réfléchir la médiation, c'est prendre en compte les éléments de l'environnement cognitif (au sens large du terme) comme milieu potentiel de développement des compétences, des savoirs, des savoir-faire. C'est comprendre que les savoir-faire émergent des savoir-vivre, et que le savoir-vivre implique une relation optimale à l'environnement. La médiation suppose en effet un entre-deux dont aucun des termes (l'enseignant et l'élève par exemple) n'est vraiment maître, un moyen terme qui a sa propre autonomie, son propre fonctionnement. C'est dans cet entre-deux ou cet espace potentiel, comme l'appelle Winnicott, que surgissent les objets transitionnels que nous désignerons comme « dispositifs ». Les dispositifs ne sont pas le « milieu », l'environnement ou l'entre-deux, mais ils s'y disposent et s'y rendent disponibles pour autant que l'on sache qu'ils y sont immergés et que l'on ne se hâte pas de les prélever, de les isoler, de les dissocier pour en disposer techniquement, instrumentalement. Il y a là de grandes difficultés. Nous cherchons à analyser une situation préalable d'apprentissage — au sens le plus général du terme — dans laquelle l'individu se trouve toujours déjà, qui lui a été aménagée comme environnement à la fois cognitif et affectif, et qu'il s'est aménagé et ménagé lui-même comme médiation avec l'environnement. Mais cette situation n'est pas indifférenciée. Il faut saisir la saillance des objets, détecter leur potentialité. Entendre leurs suggestions et percevoir les règles de leurs articulations.

Car l'analyse ne peut être seulement descriptive. Toute formulation pragmatique est une entrée dans une conversation ou un débat. Notre interrogation est donc à la fois critique et normative. Nous partons aussi du constat qu'existent des blocages, des répétitions et des sur-place, des inhibitions affectives devant les savoirs établis, des retraits du monde, des brisures de la communication. Les dispositifs du souci de soi peuvent être des manies obsessionnelles (les dispositifs obsessionnels poussent à l'extrême le souci d'aménagement de l'environnement).

Un des aspects de ces « dysfonctionnements » (si le terme peut être utilisé adéquatement ici), c'est le surinvestissement des relations dites humaines. Nous avons évoqué le privilège en général accordé au symbolique sur le technique. Ce privilège, dans la mesure où il relève d'une dichotomie rigide, peut avoir aussi des conséquences peu positives. Habermas, défenseur tous azimuts de la communication langagière, a un jour écrit que le droit à la communication était aussi le droit à ne pas communiquer. Réflexion profonde. Mais il ne faudrait pas comprendre ce droit à ne pas communiquer de façon négative : comme un retrait dans l'intériorité et la solitude du sujet. Le droit à ne pas communiquer peut être la distance prise par rapport à une surinterprétation du monde, par rapport à une surconventionalisation du regard. Il peut être

l'ouverture vers une autre saisie de l'environnement : la compréhension de la fécondité infinie des dispositifs qui peuplent notre environnement.

3. De l'art et du bricolage

On pourrait enfin décrire un dispositif comme un « environnement tolérant à l'erreur » (Belin 1997, p. 436).

On a souvent défini les apprentissages comme des initiations à la résolution de problèmes qui prennent la forme des « essais et erreurs », ou des « conjectures et réfutations ». Le « problem solving » est au centre d'une bonne part de la psychologie cognitive. Dans la mesure où cette conception de l'apprentissage est devenue dominante, elle a été subordonnée à des programmes conçus eux-mêmes comme les modes les plus efficaces de transmission du savoir ou de la connaissance.

Un dispositif comme environnement tolérant à l'erreur est d'une autre nature.

Pour le faire comprendre j'aimerais rappeler une réflexion de Henri Atlan à propos de la possibilité de créer des ordinateurs qui auraient la même inventivité que le cerveau humain (Atlan 1991, 77-96). Atlan montrait que, théoriquement, on pourrait concevoir des machines qui apprendraient à apprendre, c'est-à-dire qui seraient susceptibles d'utiliser leurs apprentissages pour des tâches non prévues par les concepteurs. Mais il faisait remarquer qu'il était très peu probable que de tels ordinateurs voient jamais le jour. Non seulement parce que leur conception est d'une difficulté redoutable, mais surtout parce qu'on peut se demander qui acceptera d'investir dans des machines dont on ne sait pas à quoi elles serviront. La logique des « essais et erreurs » ne tolère les erreurs que si l'on sait en retirer un gain en fonction d'un projet déterminé, mais non les découvertes aléatoires que les erreurs permettent et les paysages surprenants que découvrent parfois les *Holzwege*, les « chemins qui ne mènent nulle part ».

Les dispositifs, c'est une manière d'envisager l'environnement naturel ou construit de l'homme comme lieu non d'acquisition et de transmission du savoir, mais comme réseau de médiation du savoir — à partir de quoi, certes, peuvent émerger des acquisitions et des transmissions. Mais, dans la mesure où il s'agit de médiation, on ne peut pas prédéterminer ce qui sera appris.

Une autre manière de formuler le même problème est la suivante. On a souvent remarqué qu'enseigner la créativité, l'inventivité, se heurte à un paradoxe, car enseigner, c'est donner des consignes qu'il faut suivre. Et même s'il s'agit d'apprendre à apprendre, il n'est guère possible d'intégrer dans cet apprentissage les conditions nécessaires et suffisantes de la créativité — sans quoi, suivre ces consignes impliquerait de renoncer à la créativité. Mais si élaborer les conditions suffisantes de la créativité semble bien aboutir à des contradictions, on peut néanmoins tenter d'en approcher de façon plus précise les conditions nécessaires minimales. Nous pouvons le faire, je crois, en articulant une anthropologie et une sociologie.

Du point de vue anthropologique, de nombreuses recherches en psychologie cognitive et en psychologie du développement, montrent que les enfants sont, très tôt, pourvus de compétences générales et interconnectées : cognitives, affectives, corporelles (cf. par exemple, Fodor 1992 ; Wellman 1990). Mais il serait erroné de concevoir ces compétences comme des procédures prédéterminées à traiter l'information de l'environnement. Elles apparaissent au contraire comme largement indéterminées et potentiellement aptes à s'enrichir et à se complexifier. Un environnement tolérant à l'erreur et bienveillant — un modèle psychologique, comme celui de Winnicott (1969, 1975) — est une condition de développement des potentialités. Cette bienveillance de l'environnement est fondamentale si l'on veut bien reconnaître que ces compétences sont aussi affectives et corporelles (ou que leur caractère cognitif est indissociable de leur constitution affective et corporelle). C'est pourquoi, concevoir des apprentissages à partir d'instruments techniques ou de techniques linguistiques c'est demeurer à l'extérieur des possibilités anthropologiques les plus profondes. Penser les dispositifs, c'est au contraire penser la manière la plus naturelle dont l'individu est parfaitement à même de se situer dans son environnement, de l'approprier, le modifier, l'ingérer et le régurgiter¹⁰.

De ce point de vue, changer de regard sur l'environnement c'est aussi changer le regard sur soi-même, c'est accorder l'environnement aux compétences cognitives générales et non spécialisées — affectives, corporelles, mentales — que la rigidité des modes d'apprentissage pensés comme transmission du savoir a tendance à occulter ou réprimer. Concevoir le dispositif comme médiation, c'est reconnecter des compétences non spécifiques à un environnement disponible et donner ses chances à la créativité.

Du point de vue sociologique, nous savons aujourd'hui que l'environnement bienveillant et tolérant à l'erreur peut faire défaut. La sociologie du travail a depuis longtemps analysé les aliénations de l'homme à la machine, les dissociations dont nous venons de parler. Mais l'environnement aujourd'hui est peuplé d'artefacts quasi naturels. Je veux dire, qui font partie de l'environnement de l'enfant au même titre que les arbres et le ciel, l'eau et les vaches... et sûrement, pour la plupart, de façon beaucoup plus intensive que cet environnement campagnard. C'est cet environnement qui doit être réinterprété. Et c'est à quoi nous convient les recherches actuelles sur l'environnement médiatique (cf. par exemple, Belin, à paraître ; Chambat & Ehrenberg 1993, Ehrenberg 1995).

Envisager l'environnement comme un paysage cognitif, tolérant à l'erreur, c'est mettre en évidence les ressources polyvalentes, disponibles pour le sujet, mais qui deviennent significatives dans la mesure où elles se laissent marquer par une intentionnalité flottante et transversale.

« L'expérience comme activité créative sur la plage qui sépare et confond *dedans* et *dehors*, comme travail sur le monde autant que sur le fantasme, ne peut pas s'unifier, c'est-à-dire prendre consistance, devenir un « écoulement », une image pleine, si elle ne trouve à s'épanouir dans un environnement qui permette la relaxation provisoire et partielle des urgences du réel. » (Belin 1997, 186).

Cette relaxation provisoire des urgences du réel suggère une dernière réflexion. Les dispositifs pourraient être rattachés à la catégorie du « bricolage », ou peut-être permettraient-ils de réinterpréter différemment cette activité, mi-instrumentale, mi-artistique qu'est le bricolage. Ce faisant, il ne s'agit pas du tout de les situer dans une classe inférieure, qui aurait été dépassée par la science et la technique des ingénieurs. Rappelons-nous comment Lévi-Strauss décrit le bricolage :

« Le bricoleur est apte à exécuter un grand nombre de tâches diversifiées ; mais, à la différence de l'ingénieur, il ne subordonne pas chacune d'elle à l'obtention de matières premières et d'outils, conçus et procurés à la mesure de son projet : son univers instrumental est clos, et la règle de son jeu est de toujours s'arranger avec les « moyens du bord », c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini d'outils et de matériaux, hétéroclites au surplus, parce que la composition de l'ensemble n'est pas en rapport avec le projet du moment, ni d'ailleurs avec aucun projet particulier, mais est le résultat contingent de toutes les occasions qui se sont présentées de renouveler ou d'enrichir le stock, ou de l'entretenir avec les résidus de constructions et de destructions antérieures. » (Lévi-Strauss 1962, 27).

L'univers instrumental est ici un environnement, un stock disponible et non lié, sans rapport à un projet ou une tâche spécifique, stock fluide, constitué tout autant pour sa valeur de trésor rassurant que pour son instrumentalité — bien que la description de Lévi-Strauss n'échappe pas à une certaine réduction instrumentale. Chaque élément « représente un ensemble de relations, à la fois concrètes et virtuelles ; ce sont des opérateurs, mais utilisables en vue d'opérations quelconques au sein d'un type » (ib.).

L'environnement compris de cette manière brouille les oppositions classiques. L'instrumentalité technique perd de sa pureté, de son articulation rationnelle avec la logique des moyens et des fins et la subordination des moyens aux fins. Nous pourrions tout aussi bien dire — et cela est caractéristique des dispositifs — que les fins ici sont subordonnées aux moyens. Et les moyens cessent d'être exclusivement matériels. Non seulement ils apparaissent comme « ensemble de relations, à la fois concrètes et virtuelles », mais aussi comme ensemble symbolique, signifiant, comme ensemble de « signes ». Le bricoleur engage avec les éléments hétérogènes de son stock une « sorte de dialogue » :

« Tous ces objets hétéroclites qui constituent son trésor, il les interroge pour comprendre ce que chacun d'eux pourrait « signifier », contribuant ainsi à définir un ensemble à réaliser, mais qui ne différera finalement de l'ensemble instrumental que par la disposition interne des parties. » (Lévi-Strauss 1962, 28).

Et dans cette interrogation, le caractère instrumental des objets peut s'effacer pour laisser place à leur apparence propre, à leur signification comme composante de l'environnement :

« Ce cube de chêne peut être cale pour remédier à l'insuffisance d'une planche de sapin, ou bien socle, ce qui permettrait de mettre en valeur le grain et le poli du vieux bois. Dans un cas il sera étendu, dans l'autre matière » (ib.).

Concevoir ainsi les dispositifs renvoie à une sémiologie renouvelée, sémiologie pragmatique où les signifiants échappent à l'unilatéralité du code pour se mouler aux dispositions créatives du bricoleur. Mais à vrai dire, cette sorte de subversion du code n'est possible que parce que, dans le sujet tout comme dans l'objet, il y a une dimension esthétique, un art de l'existence qui renvoie à une configuration plastique du monde.

Peut-être que, finalement, ce qui nous oriente dans la recherche à propos de la notion de dispositif, ce qui est à la fois neuf et originaire, après tant d'ukases scientifiques, c'est qu'il nous faut fonder notre rapport au monde, aux choses, aux techniques, sur une anthropologie. Pour que notre environnement — matériel, iconique, médiatique — offre les conditions d'une médiation créative, il faut savoir ce que cela veut dire d'être immergé dans le monde, de retrouver la liberté de disposer des choses sans les contraindre ni se laisser contraindre par elle. Certes l'environnement, comme l'être de l'homme, est ambivalent et un de ses aspects est menace, violence et terreur. Mais il est aussi un aspect du monde qui correspond à notre disposition inventive, à notre disponibilité à l'événementiel, à notre bienveillance ingénue : c'est ce rapport de médiation que devraient tenter de mimer les dispositifs.

NOTES

1. Nous proposons dans cet article seulement une « généalogie » de la notion de dispositif. Dans la littérature contemporaine, il faudrait mettre en relation l'intention de cette recherche avec l'intérêt que la sociologie manifeste de plus en plus pour les « objets » et les relations entre les personnes et les objets. On lira à ce propos l'intéressante communication de Norman (1993) et la présentation générale de la problématique dans une pragmatique de la connaissance dans Thévenot 1998.
2. Il n'est pas possible, dans les limites de cet article de procéder à une mise en perspective des convergences et oppositions entre les thèses de Foucault et Latour. L'un et l'autre, sans aucun doute, déconstruisent systématiquement les grandes entités substantielles telles que capitalisme, classes sociales, culture occidentale, etc. pour s'intéresser à la stabilisation de réseaux qui résultent d'un grand nombre d'interactions indéterminées avant qu'elles ne se coagulent dans des boîtes noires (Latour 1995, 150-151) ou des identités péremptoires (« Ce qu'on trouve, au commencement historique des choses, ce n'est pas l'identité encore préservée de leur origine, — c'est la discorde des autres choses, c'est le disparate. » [Foucault 1971b, 148]). Il est vrai par ailleurs que la généalogie foucauldienne reste marquée par un heideggérianisme implicite et une mise en question des tendances générales à la normalisation que manifeste la modernité, alors que la généalogie latourienne ne s'intéresse apparemment qu'à des événements spatio-temporellement localisés, sans les inscrire en aucune philosophie de l'histoire.
3. Ce dont le droit — fantastique machine dispositive et pas seulement procédurière — serait un remarquable exemple.
4. On pourrait retrouver de façon massive ce genre d'analyse dans les critiques de l'informatisation de la société, dans les craintes que l'extension des réseaux d'informations ne produise à terme un Big Brother omniprésent et insituable.
5. Cf. Foucault 1984a, 1984b.

6. Cf. Derrida 1972.
7. « L'outil juste répond à trois exigences : il est générateur d'efficience sans dégrader l'autonomie personnelle, il ne suscite ni esclaves ni maîtres, il élargit le rayon d'action personnel » (Illich, 1973, p. 27).
8. Cf. Berten 1991.
9. Marcuse pensait qu'une mutation de notre rapport à la technique permettrait une relation « fraternelle » avec le monde : idée d'une science nouvelle et d'une résurrection de la nature déchue, de la nature comme partenaire et non plus comme objet. C'est ce que Habermas conteste vivement (Habermas 1973, p. 11-19) en distinguant strictement entre rapport (technique) au monde objectif et rapport moral ou normatif au monde social.
10. Comme me l'a fait remarquer très justement un referee anonyme, cette perspective a été abordée de façon précise et suggestive, dans l'ensemble de son œuvre, par A. Leroi-Gourhan dont je me contente d'offrir une brève citation : à aucun niveau, la « relation avec le milieu extérieur n'est concevable sans l'association d'une certaine rythmicité corporelle et d'un dispositif de référence ; le goût est une abstraction sans activité nutritive, les démarches affectives de sympathie ou d'agressivité ne sont que dans le lien qui existe entre la perception et la mobilité qu'elle détermine, il n'y a d'intégration spatiale que dans la mesure où le corps physique perçoit l'espace. En d'autres termes, l'association du mouvement à la forme est la condition primaire de tout comportement actif. » (1965, 97).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ATLAN, Henri, *Tout, non, peut-être. Éducation et vérité*, Paris, Éditions du Seuil, 1991.

BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Minuit, 1957.

— *Le système de la mode*, Paris, Éditions du Seuil, 1967.

— *S/Z*, Paris, Éditions du Seuil, « Tel Quel », 1970.

BAUDRILLARD, Jean, *Le système des objets. La consommation des signes*, Paris, Denoël Gonthier, 1972.

BELIN, Emmanuel, *Une sociologie des espaces potentiels. Télévision dispositive et expérience ordinaire*, Louvain-la-Neuve (UCL, Département des Sciences Politiques et sociales, thèse dact., 1997).

— « Une sociologie de la bienveillance : prolifération des machines intelligentes, réenchâtement du monde et expérience post-conventionnelle », Actes du colloque *La socialisation des jeunes dans une société en mutation*, (à paraître).

BERTEN, André « Le modèle industriel comme modèle énergétique », in *Revue philosophique de Louvain*, t. 89, févr. 1991, p. 22-35.

CHAMBAT, Pierre, EHRENBURG, Alain, « Les reality shows, nouvel âge télévisuel ? », *Esprit*, n° 1, 1993, p. 5-12.

DELEUZE, Gilles, *Différence et répétition*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969.

- DERRIDA, Jacques *Positions*, Éditions de Minuit, 1972.
- EHRENBERG, Alain, *L'individu incertain*, Paris, Calmann – Lévy, 1995.
- FODOR, Jerry, « Discussion. A theory of the child's theory of mind », *Cognition*, vol. 44, 1992, p. 283-296.
- FOUCAULT, Michel, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966
- *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971a.
- « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », in *Hommage à Jean Hyppolite*, Paris, Presses Universitaires de France, 1971b, p. 145-152.
- *Histoire de la Folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, 1972, (nouvelle édition).
- *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.
- *Histoire de la sexualité, I, La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976.
- *L'usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984a.
- *Le souci de soi*, Paris, Gallimard, 1984b.
- HABERMAS, Jürgen, *La science et la technique comme idéologie*, trad. par J.-R. Ladmiral, Paris, Gallimard, 1973.
- ILLICH, Ivan, *La convivialité*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.
- LATOUR, Bruno, *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*, tr. de l'anglais par M. Biezunski, Paris, Gallimard, 1995.
- LEROI-GOURHAN, André, *Le geste et la parole, II. La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, 1965.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
- NORMAN, D., « Les artefacts cognitifs », in CONEIN, B., DODIER, N., THÉVENOT, L. (dir.), « *Les objets dans l'action* », *Raisons pratiques*, 4, Paris, Éditions de l'EHESS, 1993, p. 15-34.
- SCHUMACHER, Ernst Friedrich, *Small is Beautiful*, Paris, Contretemps/Éditions du Seuil, 1978.
- THÉVENOT, L., « Pragmatiques de la connaissance », in BORZEIX, A., BOUVIER, A., PHARO, P. (dir.) *Sociologie et connaissance. Nouvelles approches cognitives*, Paris, CNRS ÉDITIONS, 1998, p. 101-139.
- WELLMAN, Henry M., *The Child's Theory of Mind*, Cambridge (Ma), The MIT Press, 1990.
- WINNICOTT, Donald W., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1958 (1969).
- *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard « NRF », 1975.